

Festival : Des marionnettes qui ne nous prennent pas pour des guignols

Article réservé aux abonnés

Le festival mondial des Théâtres de marionnettes de Charleville-Mézières, qui se termine ce week-end, confirme les talents d'Alice Laloy et de Johanny Bert, et révèle l'audace d'Yngvild Aspeli, qui revisite le chef-d'œuvre d'Ibsen, «Une maison de poupée».



«Une araignée au sol, puis deux, puis trois, puis une nuée, dont certaines gigantesques envahissent le salon, tandis que l'héroïne s'abîme dans une culpabilité inextinguible.» (Johan Karlsson)

par [Anne Diatkine](#), envoyée spéciale à Charleville

publié le 21 septembre 2023 à 21h31

Les propositions scéniques pleuvent, on ne sait où donner de la tête, mais certaines sont plus rares, surtout lorsqu'il s'agit d'un festival mondial qui n'a lieu qu'une fois tous les deux ans, unique en son genre en ce qu'il rassemble un genre finalement encore assez méconnu : le théâtre d'objets ou de marionnettes. Et là, immédiatement, rien n'y fait, même pas le succès et la notoriété croissante de la metteuse en scène [Alice Laloy](#), ou dans un autre registre, de [Johanny Bert](#), le commun des mortels est immédiatement renvoyé à de vieilles images éculées, le guignol et les petites figurines en feutre de son enfance.

Le [festival mondial des Théâtres de marionnettes de Charleville-Mézières](#) (Ardennes) – le pluriel à «théâtres» n'est pas à négliger — se termine ce week-end et il offre une occasion unique de découvrir l'ampleur et l'infinité des possibilités que permet cet «art total» comme le dit son directeur [Pierre-Yves Charlois](#), qui va chercher son inspiration dans la danse – Kaori Ito et son Robot, l'amour éternel est programmé –, les arts du cirque, la magie.

Mais aussi, et ça n'a rien d'évident, à la réinterprétation d'œuvres magistrales du patrimoine – ce week-end, Alice Laloy réinvente avec une nouvelle équipe son fascinant et horripilamment perturbant *Pinocchio Live*, programmé il y a deux ans au Festival d'Avignon. L'une des pièces maîtresses de ce festival international qui présente 19 premières mondiales sur les 94 propositions distillées pendant les dix jours, fut *Une Maison de poupée*, le chef-d'œuvre d'Ibsen, jouée et montée par Yngvild Aspeli, fondatrice de la compagnie Plexus Polaire et directrice du Figurateatret à Stamsund, petit port de pêche sur les îles Lofoten en Norvège.

Un huis clos interprété par des humains et des êtres hybrides

Dans cette version, la pièce d'Ibsen est un huis clos mental de plus en plus cauchemardesque interprété par des humains et des êtres hybrides grandeur nature. A l'orée du spectacle, la comédienne metteuse en scène évoque à l'avant du plateau, un moineau brisant sous ses yeux de son petit bec, une eau gelée, et l'explosion intime que le craquement a provoqué en elle. Impossible de ne pas penser à la phrase de Kafka si souvent citée, une antienne : «*Un livre doit être une hache qui brise la mer gelée en nous.*»

Ici, le minuscule être, remarque l'actrice en substance, la convainc de montrer une autre «hache» littéraire par excellence : *Une maison de poupée*. Laquelle [suscite un scandale tel à sa création en 1879](#), qu'il fut exigé en Allemagne la réécriture du dénouement : on y voit Nora, protagoniste devenue une figure d'un féminisme, partir, quitter le foyer, y laisser ses enfants, après avoir tenté une unique et ultime conversation sans faux-semblant avec son mari.

La mise en scène d'Aspeli s'ouvre sur une soirée de Noël étonnante dans un salon bourgeois et terne : trois petits enfants sages comme des images auprès d'un sapin. Un homme immobile sur son fauteuil nous fixe. Seule la femme s'active. Sont-ils seulement vivants ? Figés ? Jouent-ils à un deux-trois-soleil ? Un doute survient sur la nature des marionnettes expressives, grandeur nature, qu'anime Yngvild Aspeli, dont la ventriloquie est telle qu'on les entend parler, hallucine le mouvement de leurs lèvres.

Elles sidèrent. Une araignée au sol, puis deux, puis trois, puis une nuée, dont certaines gigantesques envahissent le salon paisible et mortifère, tandis que l'héroïne s'abîme dans une culpabilité inextinguible et une angoisse non moins envahissante : elle a en effet «sauvé» son mari de la faillite, en transgressant la loi qui la condamnait à l'inaction en raison de son sexe.

Outre l'impressionnante beauté de la scénographie, l'un des intérêts de la création d'Yngvild Aspeli, impatientement attendue en Norvège avant qu'elle atterrisse en France au CDN de Dijon en mars prochain – patientons, on y reviendra –, est de rendre absolument accessible la pièce d'Ibsen aux plus jeunes dont on pourrait craindre qu'elle ait tout de même un peu vieilli, tout en lui étant résolument fidèle. Les marionnettes osent tout, les humains qui les inventent aussi.

Festival mondial des Théâtres de marionnettes à Charleville-Mézières (Ardennes) du 16 au 24 septembre 2023.